

*Mathieu Lindon*

**En enfance**

**MATHIEU  
LINDON**

**P.O.L**

Extrait de la publication

# En enfance

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LE LIVRE DE JIM-COURAGE, 1986  
PRINCE ET LÉONARDOURS, 1987  
L'HOMME QUI VOMIT, 1988  
LE CŒUR DE TO, 1994  
CHAMPION DU MONDE, 1994  
MERCİ, 1996  
LES APEURÉS, 1998  
LE PROCÈS DE JEAN-MARIE LE PEN, 1998  
CHEZ QUI HABITONS-NOUS ?, 2000  
LA LITTÉRATURE, 2001  
LÂCHETÉ D'AIR FRANCE, 2002  
JE VOUS ÉCRIS, *réçits critiques*, 2004  
MA CATASTROPHE ADORÉE, 2004  
CEUX QUI TIENNENT DEBOUT, 2006  
MON CŒUR TOUT SEUL NE SUFFIT PAS, 2008

*aux éditions de Minuit*

NOS PLAISIRS, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983  
JE T'AIME, *réçits critiques*, 1993



Mathieu Lindon

# En enfance

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2009  
ISBN : 978-2-84682-294-7  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

« – Ton plus vieil ami,  
c'est moi, interrompit l'enfant. »

Hermann Broch,  
*La Mort de Virgile*





– Non, papa.

Même le vendeur, il le voit à un mouvement d’yeux brutal, trouve sa phrase inattendue. Pour la première fois, son père se charge d’un achat le concernant, sa mère est exceptionnellement absente et il y a urgence. On ne dit jamais « papa » dans la famille. La décision ne vient pas de lui, son père a sûrement de bonnes raisons de ne pas être prêt à l’entendre puisque aucune réserve ne pèse sur « maman ». Et « non ». Lorsqu’il l’exprime calmement, le mot a une solennité dont on regrette d’être témoin. La question que le vendeur a entendue aussi bien que lui était : « Tu es sûr que ça te convient ? »

Il n’est pas sûr. Mille fois déjà on lui a acheté une paire de bottines, mille fois il les a essayées, s’est promené chaussé d’elles dans le magasin, toujours elles ont semblé lui convenir et toujours se sont rapidement

détériorées. C'est lui qui ne convient pas. Une malformation du calcanéum, l'os du talon, qui ne lui provoque cependant d'autre gêne que d'user ses chaussures à une vitesse exagérée. Il ne comprend pas à quoi sert cette comédie, les mettre à ses pieds et faire quelques pas comme si, dans ce trop bref laps de temps, le devenir des bottines et des relations de ses pieds avec elles pouvait lui apparaître. Cette escroquerie acceptée ne sert qu'à satisfaire l'acheteur et le vendeur, il est exclu du marché. Quand on lui donne la bonne pointure, bien sûr que les chaussures n'éclatent pas d'emblée et qu'il n'y ensanglante pas ses pieds.

– On les prend ou on ne les prend pas? dit son père.

Toutes les angoisses du monde lui tombent dessus. S'il n'élit pas celles-ci, c'en seront d'autres. Il a subi déjà des injustices mais aucune n'a eu ce goût. Mettre en cause son père serait faux-semblant, ce ne se serait pas passé autrement avec sa mère. Il faut qu'il choisisse, qu'il ne puisse s'en prendre qu'à lui-même au cas où. Et, quelle que soit sa décision, ses bottines ne lui dureront pas le tiers du temps que les conservent ses camarades.

– Non, papa.

Ce qu'il voudrait est qu'on lui achète d'autres calcanéums, parfaits, en état de marche permanent. Dans cette attente, il apprend à aimer rester assis, préservant ses chaussures. Est-ce seulement un handicap répertorié?

– Mais elles te vont ?

– Oui.

Son père a beau jeu d'y voir une affirmation spontanée mettant fin à la scène.

– On les prend.

– Oui, monsieur, dit le vendeur.

Il les garde aux pieds. Pour l'instant, elles lui vont idéalement mais il est anxieux de tout ignorer de leur évolution où sa responsabilité sera engagée.

Plus tard, lisant des romans d'amour, il croira lire des romans de chaussures.

L'histoire qu'on vient de lui raconter du jeune Spartiate amenant un renard à l'école, caché sous la tunique, et qui se fait dévorer le ventre plutôt que d'avouer la fraude, c'est la sienne. Il faut ne serrer personne contre soi sinon la douleur est assurée, le malheur. Personne ne doit vous approcher. Car ce renard aimait le jeune natif de Lacédémone, sans quoi l'animal se serait enfui. L'amour n'a rien d'atténuant.

– L'imbécile, il ne l'a pas volé, dit, visant le petit Spartiate, un camarade de classe réagissant différemment au récit.

Lorsqu'une femme est enceinte, son ventre lui est-il dévoré de l'intérieur? se demande-t-il lui.

– Encore heureux qu'il n'était pas hémophile, ajoute son camarade pour manifester la double fierté d'être cynique et d'avoir retenu un nouveau mot du dernier cours.

– Il ne l’a pas fait exprès, répond-il contre toute vraisemblance.

À savoir : le jeune Lacédémonien n’imaginait pas que ça tournerait ainsi, de quel droit soupçonner préventivement le renard au risque de ne pas être digne de leur amitié? Comment imaginer que l’animal ne serait jamais repu? L’enfant spartiate n’était pas un renard, lui. Pas besoin d’avoir dévoré les *Contes et légendes de l’Antiquité* pour savoir que l’amitié était importante, en ce temps-là.

Cette histoire est la sienne et, pourtant, impossible de s’identifier au Spartiate. Lui ne voudrait pour rien au monde voir ses entrailles dévastées. On ne se promène pas en sang, ses viscères exposés avec indécence. La souffrance physique qu’il ne connaît pas d’une telle situation, il tâche de l’intégrer à sa pensée, qu’elle ne fasse qu’une avec la souffrance psychologique. Étrange but qui lui semble naturel, le plus habile moyen de s’informer. Pour tenir la douleur à distance, il faut savoir de quoi elle a l’air, être capable de la renifler. Mais pas question de la tenir à distance si ce qu’on lui enseigne est de la cacher secrètement contre son ventre, mordante, torturante.

La simple idée du rouge lui fait tellement horreur qu’il ne veut pas exhiber ses organes : à quoi il ressemble sous sa peau, il n’a pas à le savoir. Il mourrait de dégoût s’il était hémophile. Tout ce sang qui ne demande qu’à jaillir hors de lui à chaque fois qu’il aura été blessé, liquide visqueux qui glisse en chaque

point de son être et qu'il ne veut jamais boire, qu'une infirmière parfois va chercher en lui à la force d'une aiguille. Le renard ne lui paraît pas plus cruel que l'officière de santé. Sa mère lui a acheté un T-shirt rouge qu'il déteste porter, pour ne pas servir de cible à tous les taureaux et autres fauves assoiffés et pour ne pas risquer la mort, si par exemple il était hémophile, à ce que le sang lui coule de tout son torse et son ventre sans que, rouge sur rouge, personne ne se rende compte de rien.

Il a quelque chose entre les cuisses, quelque chose qui est définitivement à lui. À plat ventre, il peut le frotter contre son lit et c'est la première fois que frotter est si agréable. Rapidement viennent une deuxième, une troisième, une énième fois, le plaisir ne s'use pas. Il sent qu'il y a un risque là-dedans. Lorsque sa mère entre dans sa chambre pendant que, anxieux et avide, il se livre à ce frottement, il a acquis le réflexe de le cacher et rien ne dément cette nécessité.

– Qu'est-ce que tu fais ? dit-elle, soupçonneuse.

– Rien, dit-il en se levant comme si seule une fatigue passagère et déjà disparue l'avait fait s'allonger.

C'est le contraire de rien. « Rien » est quand il traîne, quand il joue seul aux jeux qu'il invente si volontiers, qu'il ne travaille pas. Il ne travaille jamais

dès qu'il est en dehors de l'école, il n'a guère d'amis, rien est tout le temps. Et là c'est quelque chose qu'il a entre les cuisses mais pas seulement, qui ne le quittera jamais, avec quoi il va falloir composer.

Cette excroissance est un bonheur qui le dérange. Il avait aménagé sa vie de manière supportable, il y avait fait son trou et voici qu'il ne convient plus. On n'est jamais tranquille avec cette matière pendante. Il se frotte frénétiquement, qu'à force ça la fasse disparaître ou juste parce que c'est si bon, douce et austère contradiction. Il rêve à des derrières, à des gens tout nus. Sa mère ne peut pas s'en douter. De toute façon, il obtient un verrou pour la porte de sa chambre.

De cette répression, il garde le goût de la discrétion. Un jour, dans une chambre de six garçons, en colonie, il se livre pourtant à son frottement, allongé tout habillé sur un lit du bas. Il est assuré que personne ne remarque rien, de même que les drogués peuvent aller dix fois par jour se faire leur fix aux toilettes sans prendre en compte que ça nuit à leur secret tant qu'on ne le leur a pas fait explicitement remarquer, confondant masochisme boulimique et liberté.

– Putain, t'as vu ? dit en le désignant un garçon au petit caïd de la chambrée lorsqu'il a presque fini.

Il est tout habillé, il sait ce que sa conduite a de répréhensible aux yeux de l'éducation maternelle mais pourquoi d'autres garçons de son âge relaient-



ils l'accusation? Il est ainsi fait qu'il leur donne raison. Il craint d'être dévoilé – mais ce serait une révélation.

– Laisse, dit le caïd avec qui il s'entend bien et l'autre garçon obéit.

Il a le sentiment que la sexualité sera une affaire entre son sexe et lui, que si seulement on les laisse seuls il arrivera à s'en dépêtrer à sa satisfaction générale. Un ami lui parle de la main, les frottements ne sont pas tout. Et cette manière-là, à plat dos, lui semble une affirmation, un étalage de soi, presque une prétention. Se frotter à plat ventre, parfois quasi nu comme lorsqu'il peut baisser son pyjama sous les draps, pour l'instant ça comble ses envies, c'est le meilleur parti à tirer de sa solitude simultanément préservée et exploitée. L'éducation n'est pas son truc, il n'a pas encore l'idée de faire des progrès.

C'est une incongruité d'apprendre à nager à Paris, en plein hiver, dans une piscine couverte. Pourquoi tient-il à savoir? Pour mieux profiter de la mer, l'été, en vacances chez ses grands-parents. Il ne profite de rien durant ces heures supplémentaires sinistres comme des heures de colle où le professeur de gymnastique de l'école a toute latitude pour contraindre son corps pendant qu'il est allongé dans l'eau chlorée, un bout de bois flottant servant de radeau à ses mains tendues. Ce n'est pas un professeur qu'il aime ni qui l'aime, un qui verrait sa différence et l'apprécierait, celle de ne pas savoir nager qui n'a rien pour susciter la sympathie d'un tel pédagogue. L'éclairage de la piscine est désespérant, il se croirait en classe. Le cours fini, il rentre en autobus. Les vacances sont loin.

L'eau de mer provient d'un autre monde. Elle est immonde à avaler, elle fait peur en fouettant le

visage, sa fraîcheur glace, du moins tire-t-elle une majesté d'être naturelle, une joie de faire partie d'un monde d'amusements quand bien même il peine à les y découvrir. Celle de la piscine, chimique au goût et à l'odeur, n'évoque rien qu'elle-même, un univers reclus, limité. Ce n'est pas un supplice mais un désagrément qu'il s'impose, coupant la poire en deux, cherchant à savoir flotter, sans plus, avancer convenablement. La brasse lui suffit. Le crawl est trop horrible, la tête sans cesse sous l'eau, la bouche ouverte pour respirer au risque d'avaler de bonnes tasses ainsi que, dans son imagination d'ignorant, il suppose que cela arrive à tous ceux qui, comme lui, se révéleraient trop distraits ou pas suffisamment connaisseurs pour perpétuellement inspirer et expirer aux moments adéquats, bien sûr qu'il se tromperait s'il s'y risquait. Il ne sait pas nager comme il ne saura pas danser, parce qu'il n'y a rien de réjouissant à mettre volontairement la tête sous l'eau pour le plaisir, à s'épuiser les hanches. Le plaisir, dans cette prison aquatique ? Il a toujours un motif pour le chercher plutôt ailleurs.

Savoir glisser dessus, cependant : que l'eau ne soit pas une ennemie, comme il faudrait que ne le soit pas la vie tout entière, qu'il soit capable de s'en accommoder autrement qu'en en neutralisant chaque instant pour passer sans trop de mal à l'instant suivant. Il a peur mais une peur crispée qui ne réclame aucun combat, ne propose aucun courage.

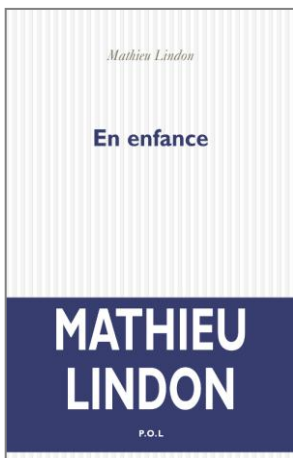
L'eau bat contre son corps, son corps est battu. De sa propre volonté, pour le plaisir. Jamais il n'a autant conscience de son cou qu'en tâchant de nager la brasse. Il lui semble presque le voir, celui d'un vilain petit canard plus que d'un cygne, dressé hors des atteintes si ce n'est olfactives du chlore, comme s'il était en lutte, quand même, mais parvenait à se préserver au sein de ses compromissions, comme si garder la tête haute était jusqu'en cette occasion une marque de dignité, et apprenant cependant de source sûre (parce que les mouvements de ses membres n'ont pas facilement la peau de ceux de son cerveau), ce en quoi le cours n'est pas inutile même si la natation n'en est plus la matière, le déconcertant mensonge des symboles et des conduites les plus respectés.

N° d'éditeur : 2074 – N° d'édition : 163 661

N° d'imprimeur : XXXX

Dépôt légal : janvier 2009

*Imprimé en France*



Mathieu Lindon  
**En enfance**

Cette édition électronique du livre  
*En enfance* de MATHIEU LINDON  
a été réalisée le 29 décembre 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en novembre 2008  
par la Nouvelle Imprimerie Laballery  
(ISBN : 9782846822947)  
Code Sodis : N43888 - ISBN : 9782818003633  
Numéro d'édition : 168783